



Edito

Ushuaia, le 31 octobre,

Un vrai temps de Toussaint, neige, grêle, vent. Le barographe se croit à la Fête aux Marrons du boulevard de la Croix-Rousse et joue aux montagnes russes.

Et pourtant c'est le printemps. Jonquilles, primevères fleurissent les parterres des maisons, les touristes sont de retour dans la rue San-Martin.

Constance bien amarrée au ponton de l'Afasyn fait fi des conditions météo

Flashes de retour

Madrid-Santiago, vendredi 19 septembre 2003. El cielo

Dans l'avion, les hôtes sont gentilles. Le meilleur moment, c'est celui où elles nous apportent nos plateaux repas. On se sent heureux comme un pilon avec son goûter. Sur son minuscule écran individuel, entre deux vagues de sommeil, on choisit son programme parmi un éventail de films tous américains et bien Monsieur Propre sur eux. Comme alternative, on peut toujours jouer au solitaire, comme au bureau. En dernier recours, on se penche vers le hublot pour voir un bout de ciel ou de Cordillère sous les ailes de l'avion.

A 8 heures du matin après 13 heures de vol, l'aéroport de Santiago donne une impression de calme et d'espace.

Buenos Aires, samedi 20 septembre 2003. El Centro

Depuis notre départ, il y a presque trois mois, l'Argentine va mieux. Nestor Kirchner, le nouveau président, est porteur d'espoir pour un pays convaincu que cette fois, il ne peut pas tomber plus bas. Dans les rues piétonnes Florida ou Lavalle (prononcer 'la vache'), on glane des pesos en dansant le tango, jouant de la harpe ou du bandonéon, mimant la statue ou vendant des bonbons. La nuit voit surgir les vide-poubelles. Meticuleusement, les grands sacs noirs déposés sur le seuil des magasins à l'heure de la fermeture sont vidés, inspectés, triés, puis refermés avec soin par des femmes ou des hommes pendant que les enfants jouent dans le caniveau. Quant à nous, nous revenons de France avec quelques kilos en plus.

Buenos Aires, dimanche 21 septembre 2003. Hôtel El Cachafaz

Sept heures du matin. Le salon de l'hôtel donne sur la rue Viamonte par une immense baie vitrée en ogive. En face, une boutique de philatélie. Plus à gauche, le regard en oblique porte sur rien de moins que l'avenue du 9 juin avec le théâtre Colón de l'autre côté. La nuit est encore sombre et la banque Itau informe en lettres géantes que la température est de 11 degrés. Les rues sont désertes à cette heure et ce ne sont que quelques noctambules sur le chemin du retour qui attirent le regard de l'autre côté de la vitre.

Buenos Aires, lundi 22 septembre. Café petit Colón

Le patron avale des cacahuètes derrière sa caisse. Un garçon est accoudé au bar, sa veste noire par dessus son tablier blanc, une serviette sur le bras. Derrière lui, un autre garçon rit en silence aux blagues que lance dans son dos le gars désœuvré en cuisine. Tous sont immobiles, guettant un geste d'un client, l'ouverture de la porte et l'arrivée de temps meilleurs. Tout ici est désuet, les boiseries fanées, les tables trop petites et les chaises cannées défoncées. Tout ici sent l'époque révolue, la vieille Europe importée et périmée. Mais le chocolat chaud épais et fumant, servi dans sa petite casserole de cuivre ! Ah, le chocolat chaud du Petit Colón !

Aeroparque de Buenos Aires, mardi 23 septembre 2003

Trente minutes avant l'avion d'Ushuaia. Dehors, les arbres sont beaux et immenses. Leurs branches se colorent d'un premier duvet vert tendre. Buenos Aires est noyé dans la brume. Le rio de La Plata - la rivière d'argent, se confond dans la grisaille du ciel. Le chauffeur de taxi l'a bien dit : Le rio coule toujours, c'est la plata qui manque !



Le 9 septembre dernier, une soirée fort sympathique a réuni autour de l'équipage du voilier Constance une centaine d'amis et proches venus soutenir et encourager les valeureux navigateurs. Il faut dire que ces derniers avaient concocté pour leurs invités un programme tout à fait intéressant avec des photographies et un film de leurs dernières aventures maritimes qui les ont menés jusqu'à Ushuaia, dans le sud de l'Argentine. La musique était bien sûr au rendez-vous avec la publication d'un CD sur lequel sont compilées des musiques recueillies au cours du voyage. L'assistance a d'ailleurs repris en chœur la chanson 'Vamos a remar', adaptation espagnole de la chanson française 'Allons ramer'. (ndlr)

On se rappelle que c'est dans ces mêmes murs de l'Embarcadère, au bord de la Saône, que nos amis nous avaient dit au revoir au moment de leur départ, il y a trois ans déjà.

La soirée, égayée par la présence de nombreux enfants, s'est achevée de la manière la plus conviviale autour d'un buffet varié où chacun avait apporté sa pierre.

Une vue de l'assistance

Un dimanche à Buenos Aires

Les couleurs de La Boca, ce quartier portuaire de Buenos Aires semblent avoir perdu de leur pimpant entre notre premier passage ici en juin et notre retour en Amérique latine en ce début de printemps.

Nous retrouvons sur la petite place, le ciseleur de médailles dont l'étal n'a guère changé. Mais les vents coulis qui descendent du fleuve nous incitent vite à chercher l'abri du café restaurant où nous avons déjeuné en compagnie de nos amis Paul et Fiona.

L'endroit est nettement plus encombré que précédemment et nous nous fauflions avec peine entre l'accordéoniste, imperturbable sous son chapeau gaucho, et la table réservée aux chanteurs dont l'un peut-être se lèvera tout à l'heure pour entonner un tango à la Gardel. Là aussi l'ambiance est différente. Les convives semblent tous très affairés à leurs assiettes, le garçon se déplace de table en table les bras chargés de plats de pizzas et en oublie de nous apporter la carte. Les chanteurs restent muets et l'accordéoniste semble ne jouer que pour lui seul. Nous levons le camp et déambulons dans les ruelles où vaquent badauds et marchands à la sauvette. Solène tombe en arrêt devant un homme qui peint sur un panneau de bois un couple de danseurs de tango grandeur nature pour servir de décor à des photos. Juste à côté, deux jeunes préparent la piste pour leur numéro de prestidigitation et acrobaties. Les enfants du quartier prennent place en cercle tandis que les garçons n'en finissent pas de déballer les maigres trésors de leurs valises. Nous commandons des saucisses grillées à une mère de famille installée en plein vent et nous les arrosons d'un fanta acheté à l'épicerie de l'angle de la rue. Augustin et Solène complètent ce déjeuner dominical d'une brochette de fraises trempées dans du sucre candi et décorées de pop-corn.

Lors de notre premier passage, de retour de six mois dans le Sud, loin des villes et de leurs coutumes occidentalises, Buenos Aires m'avait frappée pour son architecture très hausmanienne, ses grandes avenues, sa foule citadine qui se presse dans les rues piétonnes. Aujourd'hui, je regarde de la fenêtre du taxi poussif qui nous ramène dans le centre, les rues défoncées, les maisons délaissés et je mesure la relativité de mes impressions.

Pour conclure cette journée, nous avons réservé des billets pour la générale de Fidelio au théâtre Colón. La queue fait le tour de l'énorme bâtiment, nous conversons avec nos voisins, un couple de brésiliens de Salvador de passage pour la première fois dans la capitale argentine mais qui connaissent très bien Paris. Les portes s'ouvrent et dans une bousculade bien « française » chacun se précipite pour s'approprier un siège à son goût.

Solène et Augustin trouvent des places au deuxième rang de la loge de face au premier balcon. La représentation commence et ici, comme ailleurs, les mêmes puristes lèvent le sourcil et lancent un regard désapprouvateur appuyé de « chut » éloquents au moindre soupir. Même ruée vers les toilettes et le bar au moment de l'entracte. Il n'y a guère que les conversations en argentin pour me rappeler que nous sommes à Buenos Aires dans un des temples de la musique savante en Amérique Latine. Cet immense théâtre à l'italienne construit au début du XX^{ème} siècle n'échappe pas à l'influence européenne. Dans le dernier tableau, le metteur en scène a tout de même choisi de faire une référence appuyée à l'histoire récente du pays. L'image symbolique des retrouvailles entre les prisonniers et leurs proches déclenche applaudissements et clameurs du public qui couvrent la musique de Beethoven. Le rideau tombe une dernière fois, les immenses lustres en cristaux vénitiens s'allument. Tout le monde renfile son manteau ou sa veste en commentant la représentation, heureux d'avoir pu assister en avant-première à un des opéras phares de cette saison au Colón. Nous regagnons à pied l'hôtel où nous avons élu domicile pour ce deuxième séjour à Buenos-Aires.



Alors qu'en France l'été se prolongeait enfin en douceur, l'hiver était encore solidement ancré à Ushuaia au moment de notre retour, fin septembre. Constance, après trois mois à tournoyer dans la baie autour son corps-mort au gré des vents, n'avait plus grand chose du nid douillet que nous avons laissé. Aussi avons-nous pris, le temps de sa remise en ordre, nos quartiers dans la maison de Luis et Sandra qui enseignent et animent (ils m'en voudraient d'écrire "dirigent") l'école expérimentale Las Lengas.

Il existe en Argentine une loi fédérale (c'est à dire qui s'applique non pas à une province en particulier mais à l'ensemble du pays) autorisant les initiatives originales dans le domaine de l'éducation. C'est en s'appuyant sur ce texte qu'ont été créées dans les dernières décennies une poignées d'écoles dites expérimentales notamment dans la région de La Plata, où un centre de formation des enseignants a vu le jour, El Instituto Roberto Themis Speroni. L'esprit de ces écoles découle largement des recherches de Dorothy Ling dans le domaine musical (son livre *The original art of music* est en cours de traduction française).

L'école Las Lengas a ouvert ses portes à Ushuaia il y a dix ans. A la demande d'un groupe de parents mécontents de l'enseignement traditionnel, Luis et Sandra ont été dépêchés du centre de La Plata pour créer la première des six écoles actuellement en activité sur la ville.

Toutes fonctionnent sur le concept de communauté éducative regroupant enfants, enseignants, parents, et développant les notions de responsabilité, d'engagement et d'autonomie.

Alors que les écoles traditionnelles emploient un important personnel administratif et technique, ces postes sont remplacés à Las Lengas par des postes d'enseignants avec une enveloppe budgétaire pourtant inférieure. La gestion et l'entretien sont pris en charge par enfants, enseignants et parents. (*"Comment sensibiliser un enfant à l'écologie s'il ne commence par prendre soin lui-même de son cadre de vie habituel ? fait remarquer Carlitos, responsable du centre de La Plata*) Il en résulte que pour le même effectif d'enfants, l'accroissement du nombre d'enseignants permet de former des groupes-classe de 15 élèves. Cet aménagement repose bien entendu sur un engagement majeur en terme de disponibilité de l'équipe enseignante mais offre un confort de travail dont rêvent bon nombre de nos professeurs des écoles.

Les enseignants sont des fonctionnaires de la province et l'école est gratuite. Les parents sont très impliqués pour des opérations destinées à financer les équipements mais également dans le cadre d'ateliers artistiques en soirée.

Pour la prochaine rentrée, c'est par tirage au sort que parmi une cinquantaine de demandes d'inscription, seules 15 ont été pu être satisfaites.

Récemment, une cabale menée à l'encontre de Luis et relayée par la municipalité a montré à quel point la mobilisation des parents en faveur de l'école pouvait être rapide et décisive. La mesure de mutation immédiate prise par le cabinet du maire (une pratique courante à Ushuaia en cas de problème de ce type) a été levée en quelques jours.

Ushuaia, ville du bout du monde, se place aujourd'hui au centre de la problématique de l'éducation dans un pays qui a trop longtemps délaissé cette priorité et qui aujourd'hui aura besoin d'une, voire deux générations, pour corriger les errements de leurs aînés.



‘L’heure des mamans ‘. Toute l’école se réunit pour chanter.



Chaque année, alors que certains brésiliens fêtent la Saint-Jean, les argentins commémorent le souvenir de Carlos Gardel, personnage dont l'origine toulousaine est contestée par certains *porteños* mais dont tout bon chanteur de tango se revendique.

Ce 24 juin, le matin était limpide et frais et nous étions en route pour répondre à l'invitation d'un ténor chanteur de tango, rencontré deux jours plus tôt à la Boca. La nouvelle ligne de métro nous menait jusqu'à la grille du cimetière de Chacarita, situé en périphérie de ville dans un quartier populaire. Nous franchissons un porche gigantesque occupé par les marchands de fleurs et découvrons une ville dans la ville.

Les mausolées sont des miniatures de palais qui bordent des rues pavées organisées en quadrilatères signalés par des plaques installées à chaque croisement. Les statues d'angelots voisinent les colonnades de style gréco-romain.

Paradoxalement, le monument érigé à la mémoire de Gardel, une statue en pied du

chanteur en smoking, semble presque dépouillé au milieu de ces alignements de pierres travaillées, ornées de lourdes plaques qui luisent au soleil. Un petit groupe de personnes bat déjà la semelle. Un peu en retrait, une femme a installé son caddie de thermos de café. Une Fiat surmontée d'un panneau de bois supportant une affiche d'époque du chanteur est garée à l'écart du petit attroupement.

Des individus endimanchés se présentent un bouquet de fleurs à la main. Les nouveaux arrivants embrassent ceux qui, arrivés plus tôt, ont déjà arrangé les couronnes et ouvert la porte du caveau. Moments de retrouvailles entre les membres de l'association Carlos Gardel qui cultivent le décorum. Le guitariste déhousse son instrument, un homme bien mis prend place face à son idole et entonne un tango pendant qu'un troisième grimpe sur le piédestal pour installer une cigarette allumée entre les doigts de la main droite de la statue. Le chanteur essuie une larme dans un dernier vibrato. Une femme venue du Porto Rico prend la parole pour saluer la mémoire du chanteur. Un individu en béret se lance dans un long poème en vers de sa composition. Les applaudissements sont pleins de recueillement mais une ferveur toute méditerranéenne émane de tous ces visages. Une petite file attend de pouvoir descendre dans le caveau tandis que d'autres commentent l'inauguration du Musée Carlos Gardel qui devrait avoir lieu ce soir. Quelqu'un nous griffonne sur un morceau de papier, une nouvelle adresse pour un prochain rendez-vous sur les traces du chanteur.



Brèves

Constance sur les ailes de France-Culture :

Lundi 3 novembre après 20h30, l'émission Décibels diffusée sur France-Culture présentera un sujet consacré à **Constance sur les ailes du vent**, préparé par Michèle Parolai.

Constance au festival ABM

Constance est invitée à participer au 15^{ème} festival des Globe-trotters organisé par l'association ABM (Aventure du Bout du Monde – www.abm.fr) L'édition de cette année est consacrée aux Musiques et Danses du monde et sera l'occasion de présenter le projet du voyage musical de Constance, le site www.constance.org et les cartes postales sonores.

Constance et internet

Après s'être essayé avec succès à la réalisation du site <http://constancevoyage.free.fr>, l'équipage travaille actuellement à un remodelage du site www.constance.org

